

Quand l'ancien bâtonnier de Genève assassina par amour

PIERRE JEANNERET, *Gauchebo*, 1^e juillet 2016

Le romancier Pierre Béguin revient sur le meurtre commis par un brillant avocat genevois, ancien bâtonnier et éminente figure du parti radical, Pierre Jaccoud. Une affaire criminelle qui avait secoué Genève en 1958

À la fin des années cinquante éclate l'affaire criminelle qui a eu le plus de retentissement dans l'histoire de Genève. Elle a agité les esprits bien au-delà des frontières cantonales. Le 1er mai 1958, Charles Zumbach, âgé de septante ans, est tué par arme à feu et arme blanche dans sa villa de Plan-les-Ouates. Assez rapidement, les soupçons se portent sur Pierre Jaccoud (1905-1996). Coup de tonnerre dans la République! Me Jaccoud, brillant avocat aux réparties cinglantes, ancien bâtonnier, éminente personnalité du parti radical, archétype du notable, est accusé de meurtre. Pendant huit ans, il a entretenu une relation adultérine passionnelle avec une jeune secrétaire, Linda Baud. Mais celle-ci, lasse de cette relation oppressante et vécue dans l'ombre (par crainte du scandale dans une société genevoise très puritaine), s'est séparée de lui. Elle a eu une brève liaison avec le fils de la victime de Plan-les-Ouates. Jaccoud aurait-il voulu récupérer les photos compromettantes de son ex-maîtresse qu'il a envoyées, pour la salir, à son rival? Aurait-il voulu se venger de ce dernier?

Jaccoud ne cessera de clamer son innocence

Le 18 janvier 1960, le procès commence, dans une atmosphère de passion. D'autant plus que l'accusé a fait appel à un ténor du barreau français, Me Floriot, ce qui finalement le desservira. Car il règne alors à Genève une atmosphère assez antifranaçaise, vu les règlements de comptes sur son territoire entre membres de l'OAS (Organisation armée secrète créée pour la défense de la présence française en Algérie) et «barbouzes» gaullistes: on est encore en pleine guerre d'Algérie! Les «preuves» contre Jaccoud sont à la fois accablantes et douteuses. Finalement, Jaccoud sera condamné à sept ans de prison, une peine ou trop légère s'il est coupable, ou injuste s'il est innocent. D'où le titre très bien choisi du roman de Pierre Béguin, *Condamné au bénéfice du doute*. Certains n'hésiteront pas à parler d'une deuxième affaire Dreyfus. Jusqu'à son décès, Pierre Jaccoud ne cessera de proclamer son innocence. Un journaliste, Stéphane Jourat, a publié en 1992 à Paris une enquête intitulée *L'Affaire Jaccoud*. D'aucuns avancent même que Charles Zumbach aurait été liquidé par des agents français pour avoir livré des armes au FLN (Front de libération nationale) algérien...

Ce rappel était nécessaire pour comprendre et bien apprécier le livre de Pierre Béguin. Celui-ci ne se veut cependant pas une relation de l'enquête et du procès. Il s'agit d'un roman, on ne l'oubliera pas à la lecture. Un roman où les noms des protagonistes sont modifiés. Où cependant des minutes du procès et des extraits de journaux de l'époque sont cités en italiques. C'est surtout un roman qui se veut bien plus psychologique que documentaire. Me Philippe Joncour y raconte son histoire. Faut-il croire en ses propos? On est dans le mentir-vrai cher à Aragon. «Que d'inexpliqué en l'homme!» s'écrie-t-il lui-même. À certains égards, ce roman présente quelque parenté avec *La peau des grenouilles vertes* de Serge Bimpage, où celui-ci raconte une autre affaire célèbre, l'enlèvement de la fille de Frédéric Dard, en cherchant surtout à comprendre ce qui a pu pousser le criminel à commettre son acte.

Un homme à l'infantilisme refoulé

On lira donc l'histoire, à la fois pathétique et un peu ridicule, d'un homme dont la vie conjugale est

pratiquement morte, qui s'éprend d'une jeune femme qu'il voudra façonner à sa guise, notamment sur le plan culturel, exerçant ainsi sur elle une emprise qui se révélera finalement trop pesante. Et en même temps, on l'a dit, une liaison vouée au secret et aux mensonges. «Aussi forte que fût ma passion [dit Joncour «tétanisé par l'idée du scandale»] - elle n'existait plus quand il s'agissait de ménager les apparences.» Au procès, l'accusé souffrira beaucoup de la mise à nu publique de son personnage, avec tout le refoulé en lui, ses doutes, sa volonté de paraître à tout prix, le masque qu'il a mis sur sa personnalité réelle, son romantisme d'adolescent, et même à certains égards son infantilisme prolongé: ses «complexes», pour faire simple. Il se livre dans le roman à une introspection qui n'est pas loin de la psychanalyse.

En même temps, avec quelques scènes de mondanités, mais sans forcer le trait, à l'aquarelle pourrait-on dire, le roman offre une fresque de la «bonne société» genevoise de l'époque. Le roman vaut aussi par la qualité de son style. Celui-ci est parfois à la limite de la préciosité et à dessein un peu vieilli, ce qui correspond parfaitement au personnage de Pierre Jaccoud. Il y a donc adéquation totale entre le narrateur et son langage. Comme l'écrivait un chroniqueur judiciaire: «Les phrases [de Jaccoud] s'enchaînaient aux phrases avec élégance dans une rhétorique délicieusement surannée et un brin ampoulée». Quant à ses tourments intérieurs, à son irrésolution, à ses «intermittences du cœur», elles nous rappellent Benjamin Constant et Marcel Proust, deux auteurs que l'accusé, semble-t-il, vénérait.

Philippe Joncour prend le lecteur à témoin: «croyez-le», «comprenez-vous?» Tout en rappelant les éléments majeurs qui figuraient au procès, Pierre Béguin ne se prononce pas sur la culpabilité ou non. Finalement, au lecteur de juger. L'auteur, lui, a réussi avec brio à se glisser dans l'âme d'un assassin... ou d'un innocent.